

# Redécouvrir les immortels de l'Occident

Céline Séguin

Quel regard l'Occident pose-t-il sur lui-même et de quelles vérités se nourrit-il? Le politologue Thierry Hentsch nous convie à réfléchir à ces questions à la lumière de textes majeurs qui, de l'*Odyssée* à *Don Quichotte de la Manche*, ont marqué notre imaginaire et dont nous nous sentons les héritiers. Son récent ouvrage, *Raconter et mourir*, n'est pas un traité d'histoire de la civilisation occidentale, même s'il a quelque chose à y voir. «L'Occident n'existe pas, il est imaginaire. Son récit est à lire dans la chaîne narrative à laquelle tient, de plus ou moins loin, notre vision du monde.»

Homère, Virgile, la Torah, Saint-Augustin, Dante, Rabelais, Shakespeare... Six années passées à explorer les classiques, dont l'une, presque monacale, retiré en Espagne, durant son «congé» sabbatique. Il en ressort un ouvrage passionnant, reposant sur un travail titanesque, qui éclaire les moments clés du parcours spirituel et intellectuel dans lequel notre civilisation croit se reconnaître. «L'imaginaire collectif a voyagé sur des écrits qui n'ont cessé d'être lus et recopiés en raison de leur richesse de sens. Si l'*Épopée de Gilgamesh* nous parle encore aujourd'hui, c'est qu'elle ne dit pas seulement l'Antiquité sumérienne ou babylonienne, mais la condition humaine.»

La vérité implicite de notre temps, affirme d'emblée Thierry Hentsch, est qu'il n'y a plus de vérités solides en dehors de la science, qu'il est vain de les chercher ailleurs. Cette «philosophie», dit-il, nous laisse cois devant la mort, comme si là-dessus notre civilisation n'avait plus rien à dire et avait raison de se taire.

«Or, la grande question philosophique, pour nous qui sommes mortels, c'est comment vivre. Que faire de ce bref moment qu'on appelle la vie?» La conviction du chercheur est

que les grands textes de notre propre tradition recèlent un meilleur savoir, un meilleur usage de la vie, que ceux dont notre civilisation semble aujourd'hui se contenter.

«Si des textes écrits plusieurs siècles avant notre ère sont arrivés jusqu'à nous, ce n'est pas le fruit d'une opération divine, c'est qu'ils sont marquants. Chacun d'eux interroge, à sa façon, l'humain dans ce qu'il a de fondamental dans son rapport avec la réalité et la mort. Ce qu'ils mettent en jeu nous touche donc au plus haut point. C'est pourquoi il faut les lire et les relire. Voilà l'ambition première de son ouvrage : inciter les gens à retourner aux textes, à replonger dans ce patrimoine narratif «riche d'une richesse ignorée».

«Tout le monde connaît les figures d'Ulysse, d'Oedipe ou de Hamlet, mais qui, hormis les érudits, lit Homère, Sophocle, Shakespeare? Au-delà de quelques hauts faits ou grands traits de caractères, que savons-nous de ces héros, de leur histoire?»

Selon lui, nous avons une vision réductrice de notre propre héritage. On se réclame des Grecs, dit-il, mais on ne les connaît pas. On n'en retient que ce qui nous valorise, sans tenter de voir combien ils étaient différents

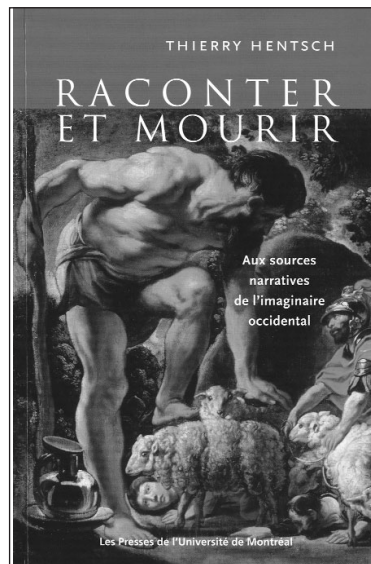


Photo : Andrew Dobrowolskyj

Thierry Hentsch, professeur au Département de science politique

dans leur façon de concevoir la vie, le monde, la science. «Pour les Grecs, la science n'est pas un outil de maîtrise du monde mais une découverte de sa Beauté. Nous ne sommes absolument pas là-dedans! Mais si on revient aux textes, à ces trésors narratifs accumulés, alors peut-être pourrions-nous, à nouveau, faire de la science de manière autre.» C'est là, dit-il, dans ces récits porteurs de mille vérités, que l'on peut chercher des réponses, non pas en s'appropriant le passé, mais en tentant d'en faire une lecture.

## Le désir de durer

Se dire, laisser des marques, des points de repères, voilà une entreprise commune à toutes les civilisations, affirme Thierry Hentsch. Se raconter, c'est ne pas mourir. Mais la mort nous rattrape toujours. Alors, ra-

conter et mourir? Mourir plus paisiblement de s'être raconté? Peut-être...

«Quand on se raconte, ce n'est pas tant faire un récit que réfléchir à ce qui nous arrive. La vraie vie, dit Proust, c'est la littérature. Que faut-il entendre par là? Que la vie authentique est celle qui a été passée au prisme de la réflexion et reconstruite par elle. En d'autres mots, qu'est-ce qu'une vie qui arrive à son terme sans jamais avoir été réfléchie? Dès qu'on se pose cette question, on est amené à effectuer un retour sur soi-même, à voir sa vie autrement, à la réinventer. Je pense qu'une civilisation peut le faire aussi. Bien sûr, c'est plus compliqué. C'est le côté un peu fou de mon pari!»

Le livre de Thierry Hentsch s'arrête au seuil de l'âge classique. Après avoir confronté récit et philosophie, à travers Platon, il présente cinq essais,

dans autant de chapitres. Le premier, «l'immortalité et la vie», aborde les voyages initiatiques et les quêtes de ces grands héros que sont Ulysse, Énée et Gilgamesh. L'épreuve de la connaissance — dans le récit de la Genèse, le mythe de Prométhée et les tragédies de Sophocle — fait ensuite l'objet de la réflexion.

Puis, c'est l'importante rupture qu'introduit le récit évangélique comme vecteur d'une seule vérité. Un tournant. Mais le plaisir de conter étant inextinguible, suivront les romans de chevalerie : Lancelot, Perceval... Enfin, c'est l'«irruption du doute», avec le récit rabelaisien, Cervantès, Shakespeare et Descartes. Et tout cela, présenté à la lumière des tensions que ces textes établissent entre mort et vérité, et d'un fertile va-et-vient entre les récits eux-mêmes.

Malgré l'ampleur de la tâche réalisée, d'une qualité remarquable, M. Hentsch n'entend pas se reposer sur ses lauriers. Au contraire, le congé sabbatique qui l'attend l'an prochain lui permettra de s'attaquer aux grands récits que nous a laissés la fiction occidentale du milieu du XVII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle. Un second ouvrage en perspective avec cette fois Don Juan et Faust, Dostoïevski et Hegel, et bien d'autres, dont... Proust, son auteur fétiche. Mais qu'en est-il du grand récit aujourd'hui?

«Nous sommes peut-être arrivés à un point où ces grands récits ne sont plus possibles, de ce qu'il n'y a plus rien d'autre à transmettre que cette incessante amplification économique, scientifique et technique chargée d'assurer notre salut...», de conclure le professeur ●